GRANDE RÉVOLUTION

ET

MEURTRE EXTRAORDINAIRE

ARRIVÉ DANS LA VILLE DE BÉFORT.

Les Régimens des Hussards & Liégois, le sabre nud à la main, ont insulté la Municipalité, & forcé le peuple par leurs armes à crier à haute voix dans toutes les rues : Vive le Roi, vive la Reine & les Aristocrates, & merde pour la Nation.

AU moment où je vous écris, nous attendons le signal d'un meurtre peut être plus grand que celui de Nancy. Hier les deux cents hussards qui étoient en détachement à Troeys, sont arrivés,

ce qui a donné lieu à un repas de corps. Sur les cinq heures du soir, les officiers des hussards & des liegois ont pris leur musique & couru la ville sabre en main, criant *vive le roi*, *vivre la reine*, *merde pour la nation*; d'autres avoient leur mouchoir au bout d'un sabre, & crioient, *vive la cocarde blanche*, entroient dans les boutiques, prenoient ceux qu'ils y trouvoient, leur présentoient la pointe du sabre & les forçoient à crier: *vive les aristocrates & merde pour la nation*, ont cassé plusieurs sabres sur le dos de différens bourgeois & dans les portes par les coups qu'ils portoient; il est bon de vous observer que les chefs des deux régimens y étoient. Le major des liégois, qui est le frere de celui qui a assassiné le sellier de Strasbourg, crioit, il n'y a qu'à tuer ces b..... là, *nous avons fait donner le fil à nos sabres pour cela.* Ils tenoient les hussards bras dessus, bras dessous, buvoient de la même bouteille & répétoient les cris ci-dessus. La municipalité s'est assemblée, tous les officiers ont voulu entrer en l'hôtel-de-ville sabre nud; il n'y en est entré que les chefs, qui ont insulté les municipaux. Le colonel des liégois frappoit sur la table avec son épée, disant: *qui êtes-vous, f.... je ne vous connois pas.*

A

Le major vouloit qu'on tirât. Les municipaux ont fait chercher leurs écharpes, afin qu'il n'y eût point à ſe méprendre. A la fin, ils ſont ſortis ſans tuer perſonne ; il n'y a de bleſſé qu'un jeune homme, qui a un coup de ſabre dans le bras ; tous les autres en ont été quittes pour des coups de plats de ſabre. Si la nuit n'étoit venue, il y auroit eu bien du ſang de répandu ; tous les bourgeois avoient déja chargé leurs armes, mais les officiers ſe ſont retirés ; ils ont vu qu'il n'y faiſoit pas bon, auſſi ne voyoit-on pas beaucoup de monde dans les rues : la ſoirée s'eſt terminée comme cela.

Aujourd'hui de grand matin la municipalité s'eſt aſſemblée, & entend tous ceux qui ont été arrêtés & maltraités. Il y a des dépoſitions terribles contre le colonel & le major des liégeois.

Le major des huſſards eſt allé à la municipalité demander pardon pour tous les officiers, parce que l'on a envoyé un courier à l'aſſemblée nationale, & une adreſſe à toutes les villes, portant le récit de ce qui s'eſt paſſé ; la fermentation qu'il y a entre les deux régimens & les bourgeois eſt terrible. Les huſſards étoient prêts à partir pour aller au-devant de M. de Bouillé ; il y a eu contre-

ordre, parce que s'ils étoient sortis on fermoit les portes, on auroit chargé des canons à mitraille, & on auroit jetté tous leurs effets en-bas des remparts; ils n'auroient pas remis les pieds en ville. On ne tirera pas là le canon à l'arrivée de M. de Bouillé, parce que les paysans savent l'aventure d'hier, & que l'on craint qu'ils ne prennent ces salves pour des signaux de détresse, & qu'il n'en vienne 5 ou 6 mille à notre secours.

Quatre heures & demie. M. de Bouillé est arrivé, il est allé à l'hôpital, de là à l'arsenal, ensuite à l'hôtel-de-ville, où la municipalité étoit assemblée. Il avoit les dépositions, & s'est écrié : *est-il possible !* Il a décidé que les liégeois partiroient demain matin, & les hussards dans huit jours.

Il y a beaucoup de nos jeunes gens qui ont provoqué les officiers pour l'insulte d'hier; mais il n'y a encore eu aucun combat particulier.

ROBERT.

Sur l'Imprimé de Paris du Mercure national & démocratique, N°. 34.

De l'Imprimerie de F. Brebion, près la Loge.